

*Thierry Piras
Psychanalyste*

- Les brèves d'écritoires -



Sur le rien
Un rien peut en cacher un tout



Septembre 2018
Production interne du Cercle En passe analytique - L'École

Si le Casino nous informe que : « rien de va plus, faites vos jeux », la réflexion sur le concept du rien ne nous en laisse pas de côté quant à l'acte de penser. Reprenons de la même façon l'adage suivant : « Pourquoi existe-t-il quelque chose plutôt que rien ? » Dans les deux cas, il semble bien que le rien ne soit pas l'entité vide, à ne pas confondre avec le néant, ni même le non-être de Parménide. Que semble nous dire ce mot de quatre lettres qui sonne comme un glas de certitude. Rien, circuler, il n'y aurait plus rien à voir ou à dire. Ou bien tout au contraire, il conviendrait de se pencher tout au bord de ce précipice, de ce gouffre d'un savoir d'affirmation. Mais de quelle affirmation peut-il s'agir ? Un quelque chose pourrait ne pas être, au sens ici d'existant, comme dans le « il n'y a rien à voir ». L'acte de langage qui pose ce terme de rien, le fait déjà appartenir au cercle des existants. Le rien n'est donc pas, semble-t-il, un inexistant, mais un existant qui questionne et qui fait obligation à une démarche de dévoilement. Et si ce rien ne faisait que venir en place d'un autre mot ou plusieurs autres qui manqueraient ?

Le rien comme substitut alors d'une parole impossible à dire, à révéler. Dans le « je n'ai rien à dire », le rien deviendrait l'artéfact d'un manque, d'un conflit psychique où le révélé pourrait faire souffrance et/ou jouissance. Revenons sur l'existant de quelque chose, avec ces deux postulats que sont les, premièrement, il y a quelque chose et deuxièmement, il aurait pu ne rien y avoir. Le premier item ne fait en somme que confirmer l'existant, au-delà du seul mot. Quant au deuxième item, il faut ajouter un deuxième rien (rien y avoir) pour postuler une hypothèse. Serait-ce ce rien du rien ? Mais que le passage du deux après le un ne corrobore nullement semble-t-il une quelconque véracité de sens. Rien n'y avoir, avoir du rien, ou bien encore, en être du rien. Là, ce rien ne peut que faire allusion à l'invitation du palimpseste. L'être est, et ne serait ne pas être, au risque du néant. Cet étant du rien, n'aurait de valeur qu'à masquer une quelconque affirmation sous un semblant, tout relatif d'ailleurs, de négation. De quel tout s'appareillerait donc le vocable quasi pernicieux du rien ? D'un tout qui se masque au détour d'un fait de langage comme dans l'expression analysée de l'anorexique, qui nous signale qu'elle ne mange rien, alors qu'en son réel, elle

mange le rien. Elle se nourrit non plus du rien, en termes de substances alimentaires, mais absorbe du rien, de ce qui la mène à son univers de jouissance de la toute-puissance. L'anorexie ne serait plus alors un trouble alimentaire, mais un trouble du manque à être (comme Lacan a su nous le poser en son temps). Si le désir est métonymie du manque à être, alors le rien peut se situer comme quanteur d'une certaine vérité.

- « Comme Lacan l'avait isolé, le désir est foncièrement dans sa phase la plus profonde désir de rien [...]. Le désir ne se conclut jamais que sur rien. Le rien est, si l'on veut sa vérité. »

Mais d'une vérité toute relative, qui ne peut en aucune façon rassurer nos angoisses quant à la nature de l'existant; si ce n'est sur le seul registre du langage. Un mot, qu'il soit d'ailleurs, comme un plein en place d'un manque, celui qui serait de l'ordre de l'indicible. Le rien se peaufine littéralement comme l'enveloppe protectrice à ces inconnus qui tenaillent la conscience de l'ignorant. Prenons cet autre exemple, « je n'aime rien - et d'ailleurs personne ne m'aime ». Véritable litanie maintes fois entendue dans le cadre de l'expérience analytique. Ce rien si familier au sujet de l'inconscient tout comme au discours de l'analysant, en vient à faire mélodie qui charme au sens littéral du terme son propre locuteur. Il s'endort littéralement sous ce vocable, ou plus exactement il endort ce qui aurait pu faire sens pour lui, le manque et l'inaudible vacuité du désir. Ce rien, s'il fait en quelque sorte valeur de négation dans la phrase, il s'annule avec la locution « n' ».

Ne faudrait-il pas y voir une autre expression plus souterraine, telle que le rien serait le centre d'une attention. Non identifiée, certes, mais oh combien significative d'un positionnement à l'inconnu. Ce « rien » ne serait-il pas en fait la demeure de ce qui se trame au plus profond de l'individu, à savoir la complexité du manque, et de son ignorance à la condition de l'être? L'apparente négation ne servant peut-être qu'à justifier à ses propres yeux son incommensurable appétit de l'autre. Comme révélation de ce qu'il pourrait être. Ne dit-il pas rien, pour ne pas s'avouer tout de l'autre; tout de toi? Mais aussi tout de lui, dans cette expression insatiable du désir. La négation, voir le déni de l'être à l'autre, pour

soi, ne cache-t-il pas l'angoisse de l'inaccessibilité du tout? Il faudrait, semble-t-il, entendre, dans cette phrase d'analysant : « rien ne va pour moi » le cri d'un désespoir à l'idéal du moi terni à l'image confrontée au réel de l'autre. Rien ne pouvant pas être le néant, ni le non-être, il s'articule comme expression d'une revendication à lire en palimpseste du propos. Quand il dit « rien », il souhaiterait dire quelque chose. Mais il ne s'agit pas de réflexion consciente. Et pourtant l'écoute analytique fait révélation d'un dire au-delà de tout dit. À n'en déplaise parfois à la raison ou à la logique. Alors que faire de ce rien, qui est tout sauf du vide, du néant, de l'inexistant? Le prendre comme une intention à ne pas sauter par dessus, à ne pas ignorer ce qui pourrait paraître par trop banalisé à l'indifférence. Il parle du rien, donc il en dit d'un quelque chose qui lui échappe si ce n'est cette trace de langage. Son rien n'est donc pas rien; ou si tout au contraire il n'est rien à en dire plus. À en pouvoir se savoir d'un plus. Le rien comme valeur X d'une équation dont le nombre d'inconnues ne nous serait même pas connu et encore moins annoncé. Dans le meilleur des cas, peut-être un lapsus ou un trouble névrotique, le rien fait plus directement corps avec la manifestation d'une souffrance. Dans cet énoncé : « elle n'est plus rien pour moi maintenant ». Quelle fut-elle avant de se parer de ce statut du rien? Quels éléments d'elle ou d'une représentation qui pouvait lui être propre, connaissait-il avant qu'il n'en nomme le rien. D'un rien ici, d'ailleurs plein de sens de jouissance. Si elle ne devient rien pour lui, c'est très certainement qu'elle exerce maintenant la fascination du rejet, antichambre de toutes turpitudes à venir, comme l'accusation, la frustration, le mépris, voire la haine. C'est à dire la manifestation la plus exacerbée de l'impuissance dans la réalisation de l'idéal du moi. À prendre le rien, nous nous engageons à nous surprendre du tout. D'un tout, aux contours indéfinis et toujours méconnus à la seule vérité de la raison. La métaphysique, pourrait-elle ici apporter un quelconque savoir ou du moins une piste de connaissance? À flirter avec un au-delà de la raison, abandonner Aristote pour un retour à Parménide ou Phytagore, ne nous mènerait-il pas sur les traverses d'un bord du trou, dont la psychanalyse est familière. Le risque de tomber dans le trou du rien semble aussi peu probable que de tomber dans le trou du savoir. Faudrait-

il que ces concepts fassent reconnaissance en leur totalité d'un ensemble plus identifiable qui serait le tout. Si un rien semble bien cacher un tout, un tout peut-il induire un rien? Certainement à le positionner dans l'entre-deux de l'existant et de l'inexistant. Mais alors l'inexistant devient existant de par cet acte de nomination, tout comme le rien, et même le trou. Si l'anorexique révèle qu'elle ne mange rien, c'est ce rien de l'accessibilité au désir qui la mange. Entre ses deux trous que seraient sa bouche et son anus, son corps deviendrait le passeur de ce nouvel idéal du moi, un rien à jamais matérialisé par la maigreur jouissive.

Dans une expression moins symboliquement pathologique, le « je ne veux plus rien », de l'ainé ne peut-il marquer l'usure du désir, ou le désir d'une finitude consentie et attendue? Le tout de ce qu'il fut, le réel de ce qu'il est, notamment dans ses aptitudes physiques, trace alors le rien comme un soulagement à une fin d'un nouveau, pour une relative résignation entendue. Peut-on lui reconnaître le droit à ne plus manifester ou traduire de semblant à l'agitation d'une vie qui s'en est allée pour beaucoup déjà? L'écoute de ce rien nous fait invitation à entendre ce qui n'est plus pour lui. Le désir peut s'éteindre avant la personne elle-même?

Parlons-en!

Texte de contribution à la soirée du jeudi 4 octobre 2018